

*La 'rhétorique du désir' dans l'écriture proustienne*

*Par:*

*Pr. Mouad ADHAM*

*Enseignant chercheur,*

*Faculté des lettres et des sciences humaines,*

*Mohammedia-Casablanca.*

***Résumé***

Dans cet article, nous essayerons de montrer que l'analogie dans le texte proustien esquisse en filigrane ce que l'auteur cherche à dissimuler, c'est-à-dire son homosexualité. Même en choisissant un narrateur hétérosexuel, la sensibilité originale de ce dernier trouve le moyen de surgir et de décoder les efforts de la conscience de l'écrivain à travers une image remarquable, l'image de la femme belle, fuyante et insaisissable.

**Mots clés :** Rhétorique, littérature, narratologie, roman

Le titre que j'adopte pour ce travail est inspiré d'une expression de G. Genette dans *Figures III* pour expliquer que certaines images utilisées par l'auteur dans *Du côté de chez Swann*, le premier volume d'*A la recherche du temps perdu*, obéissent à une logique inconsciente de contiguïté ; Genette montre que le clocher de Saint Hilaire à Combray devient un « clocher-épi en plein champs, clocher-poisson à la mer, clocher-pourpre au-dessus des vignobles, clocher-brioche à l'heure des pâtisseries, clocher-coussin à la nuit tombante »<sup>1</sup>, c'est-à-dire que ce qui est désiré par le narrateur comme étant le délégué de l'auteur épouse et métamorphose la forme et l'apparence du clocher. Ce schème stylistique est appelé par le même critique « le topos du clocher-caméléon »<sup>2</sup> avant de nommer 'rhétorique du désir' la tendance à identifier ce qui est perçu à ce qui est obsédant et désiré inconsciemment.

Avec la lecture du grand roman de Marcel Proust, un roman qui se compose de sept volumes, *Du côté de chez Swann* (C.S), *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (J.F), *Le côté des Guermantes* (C.G), *Sodome et Gomorrhe* (S.G), *La Prisonnière*(Pr), *Albertine disparue* (A.D) et *Le temps retrouvé* (T.R), on saisit le désir de l'auteur lui-même puisque ce roman relate la vocation littéraire d'un narrateur qui veut devenir un écrivain aussi célèbre que son modèle Bergotte. Une simple connaissance de la biographie de Proust permet à n'importe quel lecteur de dévoiler la vie de l'auteur à travers celle du narrateur. L'approche adoptée dans ce travail ne se base pas sur les apports de la méthode psychocritique de Charles Mauron, mais sur la détermination de l'emploi particulier des figures d'analogie utilisées dans l'ensemble du texte proustien, c'est-à-dire sur l'obsession et le désir qui se réitèrent à travers la rhétorique de l'analogie. Par l'expression 'rhétorique de l'analogie' je désigne un procédé stylistique employé par l'énonciateur afin de montrer une similitude ou des similitudes entre deux entités différentes, ce procédé peut-être une métaphore, une comparaison, une métonymie, une synecdoque, une modalisation ou autres figures.

Dans cet article, nous essayerons de montrer que l'analogie dans le texte proustien esquisse en filigrane ce que l'auteur cherche à dissimuler, c'est-à-dire son homosexualité. Même en choisissant un narrateur hétérosexuel, la sensibilité originale de ce dernier trouve le moyen de surgir et de décoder les efforts de la conscience de l'écrivain à travers une image remarquable, l'image de la femme belle, fuyante et insaisissable. Le lecteur du roman proustien déduit facilement que la femme assimilée aux créatures volantes est hautement appréciée et mise en valeur dans la Recherche<sup>3</sup> et nous permet, nous les lecteurs, de dire que

---

<sup>1</sup> Gérard Genette, *Figures III*, Editions Cérès, collection CRITICA, Tunis, 1996, p. 61.

<sup>2</sup> Ibidem.

<sup>3</sup> La forme abrégée « la Recherche » sera utilisée tout au long de ce travail pour évoquer le titre *A la recherche du temps perdu*.

l'inconscient de l'auteur se concrétise par le rapprochement et l'identification de ce qui est perçu et désiré à ce qui est beau et attractif, comme on l'a montré avec Genette, et comme le concrétise l'énoncé suivant :

(1) « *C'est parce que je l'avais [Albertine] vue comme un oiseau mystérieux, puis comme une grande actrice de la plage, désirée, obtenue peut-être, que je l'avais trouvée merveilleuse. Une fois captif chez moi l'oiseau que j'avais vu un soir marcher à pas comptés sur la digue, entouré de la congrégation des autres jeunes filles pareilles à des mouettes venues on ne sait d'où, Albertine avait perdu toutes ses couleurs, avec toutes les chances qu'avaient les autres de l'avoir à eux. Elle avait peu à peu perdu sa beauté* ». (Pr., p. 1732.)<sup>4</sup>

Si l'apparition des créatures volantes reflète la volonté inconsciente de fréquenter les airs et la liberté, leur surgissement via le sens figuré peut aussi orienter la piste interprétative du texte proustien vers une obsession sexuelle. Les grands efforts déployés par le narrateur afin d'emmener son amante Albertine vivre dans son appartement se heurtent à une sensibilité qui n'aime la femme que si elle est libre et hors captivité. Dans l'énoncé 1, le narrateur esquisse inconsciemment la chronologie de sa relation avec celle qui était censée devenir sa femme et marque ainsi la métamorphose qu'a subi l'apparence et la nature de la bien aimée ; au début, Albertine était un 'oiseau mystérieux' suscitant le désir et l'envie, mais par la suite « elle avait peu à peu perdu sa beauté » quand elle est devenue facilement saisissable et maniable entre les mains du narrateur. En fait, posséder Albertine n'est plus un plaisir ou une source de satisfaction puisqu'elle est désormais un « objet d'horreur »<sup>5</sup> et une personne qui « avait perdu toutes ses couleurs ». Ces dernières sont indirectement une manière de désigner les plumes et les ailes de l'oiseau et une façon implicite de lier celles-ci à la beauté et au désir : la femme n'est intéressante que si elle est libre et insaisissable. La position qu'occupe Albertine dans cet énoncé est propre à toutes les femmes puisque le narrateur identifie toute la bande des filles de Balbec à des 'mouettes' charmantes et attirantes par leur capacités de se déplacer, de voler et de voyager sans obstacles.

Ainsi, la rhétorique de l'analogie permet de lire l'implicite, de projeter ce qui est censuré et prohibé et permet d'expliciter ce qui est désiré pour une satisfaction libidinale.

<sup>4</sup> Marcel Proust, A la recherche du temps perdu, Editions Gallimard, Collection Quarto, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, 2408 p. (Sous la direction de Jean-Yves Tadié).

<sup>5</sup> M. Proust, op. cit., p. 1732.

Cette dernière sera pointée du doigt par la sensibilité atypique du narrateur envers les femmes, un narrateur qui se déclare hétérosexuel tout au long de la Recherche. Ensuite nous allons déduire que le même narrateur penche plutôt pour des relations entre deux sexes homologues et qu'il préfère les hommes.

### 1. Albertine ou la beauté de l'insaisissable

Le choix du personnage 'Albertine' comme prototype des femmes fuyantes et insaisissables est dicté par sa domination dans l'ensemble de la Recherche par rapport à tous les autres personnages. En effet, le statut qu'occupe Albertine auprès du narrateur légitime cette domination et facilite ainsi la possibilité de décoder l'obsession que révèle le texte proustien envers toutes les femmes.

(2) « *Ses yeux luisaient comme, dans un minerais où l'opale est encore engainée, les deux plaques seules encore polies, qui, devenues plus brillantes que du métal, font apparaître, au milieu de la matière aveugle qui les surplombe, comme les ailes de soie mauve d'un papillon qu'on aurait mis sous verre* ». (Pr., p. 1891.)

La dimension de la fuite inhérente au profil d'Albertine se dévoile dans la Recherche en faisant apparaître l'aile comme une partie intégrante du portrait physique. En habitant le même appartement à Paris, le narrateur passe la plupart de son temps à contempler le corps énigmatique de son amante qui lui échappe malgré sa situation de prisonnière : le fait d'enfermer Albertine et de limiter sa liberté ne procure pas au narrateur la possibilité de saisir le cœur de cette fille et d'anéantir les distances qui les séparent. Cet obstacle est inconsciemment révélé dans l'énoncé 2 quand le narrateur identifie la luisance des 'yeux' d'Albertine à celle que peut produire des 'ailes' ; l'image de l'amante fuyante se complète dans le même énoncé par l'évocation d'un 'papillon' qui lance dans l'imaginaire du lecteur la substitution de la femme à une créature légère et volante.

« Chez Proust, 'un papillon mis sous verre' répondrait d'une façon des plus poétiques au désir paradoxal de concilier la fuite et le repos, de saisir et de faire durer 'la joie ailée' sans la détruire »<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> Margaret Mein, Proust et la chose envolée, Librairie A.-G. Nizet, Paris, 1986, p. 137.

« Concilier » deux tendances antithétiques, c'est-à-dire garder auprès de soi la bien-aimée et lui donner en même temps sa liberté, est « un désir paradoxal » qui trouve le moyen de se satisfaire par un « papillon » incapable de voler. Le fait de mettre « sous verre » la créature volante permet au narrateur de figer inconsciemment une « fuite » espérée et de résoudre l'énigme des sensations opposées. Ainsi, le mirage de cette opposition se décode facilement dans le désir inconscient du narrateur qui n'aime la femme que si elle assure le fait d'être là et *ailleurs* au même temps, et d'être insaisissable et fuyante grâce à ses ailes invisibles.

(3) « *Ses cheveux, noirs et crespelés, montrant des ensembles différents selon qu'elle se tournait vers moi pour me demander ce qu'elle devait jouer, tantôt **une aile magnifique**, (...) tantôt tressant le relief de leurs boucles en une chaîne puissante et variée* ». (Pr., p. 1891.)

En continuant de décrire le charme que lui procure le portrait de son amante, le narrateur identifie cette fois dans l'énoncé 3 ses 'cheveux' à une 'aile'. Cette assimilation montre que le narrateur attache à tout ce qui est désiré et « magnifique » chez Albertine à l'aile et que la femme d'une manière générale dans l'optique du même narrateur est attirante quand elle incarne une forme fuyante.

(4) « *Maintenant Albertine, lâchée de nouveau, avait repris **son vol** ; des hommes, des femmes la suivaient* ». (A.D., p. 2004.)

L'attraction qu'exerce Albertine altère la perception du narrateur et le force à donner une valeur sans égale à celle qui incarne par excellence la femme-oiseau dans la Recherche. En effet, lorsque cette amante se sert de ses 'ailes' dans l'énoncé 4 pour fuir et pour pratiquer son 'vol', elle devient dans l'optique du narrateur un centre d'intérêt à la fois pour les hommes et pour les femmes. Il est clair que la position qu'occupe Albertine pour ceux qui sont présumés être à sa poursuite n'est qu'une projection de ce qui obsède le narrateur qui croit que son désir envers la fuite d'Albertine et envers les femmes insaisissables est une sensibilité partagée par tous les êtres humains.

(5) « *Lâchée de nouveau, ayant quitté **la cage** d'où chez moi je restais des jours entiers sans la faire venir dans ma chambre, Albertine avait repris pour moi toute sa valeur, elle était*

*redevvenue celle que tout le monde suivait, l'oiseau merveilleux des premiers jours* ». (A.D., p. 1959.)

Le désir de voir Albertine libre et fuyante s'exprime dans l'énoncé 5 par un autre moyen : son identification à un 'oiseau' peut se considérer comme une dérivation directe du fait d'avoir des ailes ; cette considération n'a rien d'abusif puisque elle est sans conteste l'exemple le plus illustratif des créatures ailées. Pour mieux montrer le charme de la femme quand elle est fuyante et hors maîtrise, le narrateur recourt à un contraste très marquant entre avant et après le séjour d'Albertine dans son logement à Paris : il assimile son appartement habité jadis par son amante à une 'cage' pour dévoiler le dégoût qui caractérise cette jeune femme quand elle a le statut d'une prisonnière sans « valeur ».

« La rencontre des sexes s'avère donc impossible, elle garde cette fascination du mystère des sources qui hante toujours l'acte profanateur. C'est pourquoi si souvent, le pervers sublime son désir en le haussant à la contemplation nostalgique de la beauté idéale et mythique : là, croit-il, se situe le salut »<sup>7</sup>.

La sublimation du désir se concrétise désormais dans le fait de ne pas posséder la femme, d'admirer sa fuite et de la doter d'ailes.

(6) « *Je restai seul dans la chambre, cette même chambre trop haute de plafond où j'avais été si malheureux à la première arrivée, où j'avais pensé avec tant de tendresse à Mlle de Stermaria, guetté le passage d'Albertine et de ses amies comme d'oiseaux migrateurs arrêtés sur la plage* ». (S.G., p. 1601.)

L'image de la femme ailée et insaisissable est facilement restituable quand il s'agit d'oiseaux migrateurs. En effet, le voyage saisonnier qu'entament quelques types de ces créatures volantes fait naître dans le profil des femmes quand le narrateur les associe à ces oiseaux le sème de la fuite et la dimension d'un être créé pour se déplacer. Dans l'énoncé 6, le souvenir que garde le narrateur des premiers contacts avec Albertine est indissociable de sa capacité d'être en mouvement tout le temps et de la difficulté de la saisir et de la garder pour soi. Accompagnée de toutes les filles de la bande de Balbec, Albertine et « ses amies » deviennent pour le narrateur des 'oiseaux migrateurs', c'est-à-dire des filles sans ancrage et

---

<sup>7</sup> Ghislaine Florival, Le désir chez Proust. A la recherche du sens. Editions Nauwelaerts, Louvain, 1971, p. 247.

difficilement domesticables. La nature fuyante de cette amante est inconsciemment désirée puisque le souvenir de cette fille sur la plage est associé à une autre femme qui est aussi insaisissable malgré les efforts du narrateur. En fait, Mlle de Stermaria n'a jamais accepté l'invitation du narrateur et reste toujours malgré son refus l'une des femmes qui fascine et charme par sa fuite et son éloignement.

(7) « (...) du sein de leur bande qui progressait le long de la digue **comme une lumineuse comète** ». (J.F., p. 623.)

L'image de la féminité insaisissable est plus tangible avec l'énoncé 7, puisque le narrateur pousse ici l'impossibilité de saisir les esprits et les corps des jeunes filles à son extrême. L'identification de la bande à une 'comète' explicite presque l'impossibilité de la mission de celui qui tente de capter des êtres sans ancrage et voyageant à une vitesse vertigineuse sur une orbite invisible. Il est clair que le lecteur attentif saisit rapidement avec cette identification la place centrale qu'occupe Albertine dans cette bande car le noyau de la 'comète' représente l'amante prochaine du narrateur tandis que ses amies jouent le rôle de la poussière ou du nuage qui entoure le centre lumineux.

(8) « (...) à ces êtres de fuite, leur nature, **notre inquiétude attachent des ailes. Et même auprès de nous leur regard semble nous dire qu'ils vont s'envoler. La preuve de cette beauté surpassant la beauté qu'ajoutent les ailes est que bien souvent pour nous un même être est successivement sans ailes et ailé** ». (Pr., pp.1671-1672.)

La nature double des femmes dans l'optique du texte proustien est plus concrète dans l'énoncé 8. En fait, « ces êtres de fuite » changent d'apparence selon les besoins du narrateur obsédé et leur « beauté » reste subordonnée à ce que dicte l'obsession inconsciente de la même instance narrative et la « 'rhétorique' du désir »<sup>8</sup>. La nature fuyante des femmes est lisible dans leur « regard » qui annonce leur liberté et leur instinct de « s'envoler » sans prévenir pour garder leur charme et leur attraction ; afin de résoudre l'opposition que produisent les deux natures différentes du sexe féminin dans la même entité, le narrateur forge un être à la fois 'sans ailes et ailé' pour donner corps à la femme élaborée par sa libido et qui peut satisfaire son désir.

---

<sup>8</sup> G. Genette. Figures III, op. cit., p. 84.

## 2. Les femmes fuyantes

En plus d'Albertine, la plupart des femmes dans la Recherche sont assimilées à des créatures volantes, ce qui prouve que la perception originale du sexe féminin dans le texte proustien ne se limite pas à l'amante du narrateur.

(9) « *Pour évaluer la perte que me faisait éprouver la réclusion, c'est-à-dire la richesse que m'offrait la journée, il eût fallu intercepter dans le long déroulement de la frise animée quelque fillette portant son linge ou son lait, la faire passer un moment, comme une silhouette d'un décor mobile entre les portants, dans le cadre de ma porte, et la retenir sous mes yeux, non sans obtenir sur elle quelque renseignement qui me permît de la retrouver un jour et pareille, cette fiche signalétique **que les ornithologues ou les ichtyologues attachent, avant de leur rendre la liberté, sous le ventre des oiseaux ou des poissons dont ils veulent pouvoir identifier les migrations*** ». (Pr., p. 1707.)

Depuis la fenêtre de son appartement, le narrateur admire le passage d'une 'fillette' au milieu des marchands ambulants et s'identifie à un ornithologue. En effet, cette identification obéit à une logique inconsciente chez le narrateur qui concrétise sa perception de la femme-oiseau dans le fait d'être un spécialiste dans l'étude des créatures volantes. Le regard décalé qu'opère le narrateur sur le sexe féminin se renforce par la qualité des oiseaux étudiés : ce sont des migrateurs qui adoptent le voyage et le déplacement comme un moyen de survie. En plus de l'assimilation de la 'fillette' à l'oiseau, la dimension du voyage rend plus concret l'aspect insaisissable de ce qui est admiré par le narrateur : le désir des femmes ne peut exister que lorsqu'elles sont en fuite et en migration. Le charme du déplacement constant qui compose le profil du sexe féminin dans l'inconscient du narrateur est perceptible aussi dans la deuxième analogie : considérer les femmes comme des 'poissons' migrateurs souligne la place qu'occupent le mouvement et le voyage dans la sensibilité du texte proustien. La deuxième identification du narrateur, comme étant un ichtyologue, est une tendance de la Recherche qui ne met pas de distinction entre les 'oiseaux' et les 'poissons' quand il s'agit de la fluidité du déplacement et assimile ainsi le vol dans les airs à la navigation dans les eaux.



« Dans toute l'œuvre, le désir de Marcel est à première vue polarisé sur les femmes, et plus précisément sur la femme. Celle-ci cependant ne peut assouvir le désir de l'adulte. Ne serait-elle pas pour lui tout à la fois le signe de la séparation des corps, mais en même temps l'alibi nécessaire pour cacher une vie plus secrète »<sup>9</sup>.

En effet, la possession de la femme « ne peut assouvir le désir » du narrateur et l'obsession de voir la femme fuyante cache nécessairement « une vie plus secrète » et une attraction envers un autre désir refoulé qui demande un autre type de décryptage. Le plaisir que procure le corps féminin s'avère d'une autre nature dans l'énoncé 10 qui désigne le désir de la femme insaisissable sans le recours à des ailes.

(10) « (...) *je sentais que, plutôt que les conversations intellectuelles que les gens du monde croient utiles aux écrivains, de légères amours avec des jeunes filles en fleurs seraient un aliment choisi que je pourrais à la rigueur permettre à mon imagination semblable au cheval fameux qu'on ne nourrissait que de roses !* ». (T.R., p. 2355.)

La relation qu'entretient le narrateur avec les « jeunes filles en fleurs » est transposée sur un autre plan où elles ont une nature biologiquement différente. En fait, leur identification à des 'roses' révèle d'abord la distance qui sépare la nature animale du narrateur de l'essence végétale des filles, ensuite le choix du nom des plantes nous permet de déchiffrer le désir qui se cache derrière cet « aliment » hautement estimé. L'évocation d'un amour entre le narrateur et les jeunes filles donne l'illusion que la présence d'un 'cheval' sera poursuivi de celle d'une jument ; l'analogie figurée que forge la libido de Marcel ne cristallise pas une relation sexuelle dans la figure animale et permet par conséquent de comprendre que le plaisir procuré par le sexe féminin n'est pas sexuel. Le profil hétérosexuel du narrateur développé tout au long de la Recherche au sens propre cède ainsi la place devant une autre sensibilité. La détermination de cette dernière nous permettra d'élaborer un système explicatif capable de mieux interpréter la connotation de l'aile et des créatures volantes.

### 3. La beauté du pareil

---

<sup>9</sup> Ghislaine Florival, op. cit., p. 247.

L'obsession de voir la femme ailée et insaisissable est accompagnée d'un autre désir qu'on peut considérer comme complémentaire et d'une nature libidinale.

(11) « *Dans l'échancrure de son corsage de crêpe, Mlle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voler leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux* ». (C.S., p. 134.)

Dans l'énoncé 11, le narrateur trouve dans le spectacle discret de Mlle Vinteuil et de son amie un charme et un plaisir à regarder. En effet, le saphisme des deux filles dans la maison de M. Vinteuil à Combray est inconsciemment désiré puisque le jeune Marcel les considère au début comme des créatures dotées d'ailes et par la suite comme des 'oiseaux amoureux'. L'association automatique à des 'ailes' nous a montrés dans les énoncés précédents qu'elle désigne d'une manière générale une satisfaction implicite dans le texte proustien et une manifestation du bien-être chez le narrateur en particulier. Du coup, même si le sens figuré dans l'énoncé 12 n'exprime pas directement le soulagement et la satisfaction du narrateur, il nous pousse à méditer l'engagement et la sympathie implicites du texte proustien envers les relations amoureuses établies entre deux personnes du même sexe.

(12) « *Mais c'est qu'ici il y a rapport plus direct entre le signe révélateur et le secret. Sans se le dire précisément, on sent que c'est une douce et souriante dame qui vous répond, et qui paraît maniérée parce qu'elle se donne pour un homme et qu'on n'est pas habitué à voir les hommes faire tant de manières. Et il est peut-être plus gracieux de penser que depuis longtemps un certain nombre de femmes angéliques ont été comprises par erreur dans le sexe masculin où, exilées, tout en battant vainement des ailes vers les hommes à qui elles inspirent une répulsion physique, elles savent arranger un salon, composer des 'intérieurs'* ». (S.G., p. 1483.)

La beauté de la femme ailée se concrétise dans l'énoncé 12 tout en justifiant cette fois la nature biologique des homosexuels. Surpris par la réponse et les gestes de M. de Charlus, le narrateur dévoile la nature féminine du baron à travers sa façon de refuser l'orangeade de

Mme Verdurin et de préférer « sa voisine, la fraisettes »<sup>10</sup>. En effet, le secret et la discrétion qui entourent l'homosexualité de ce personnage se révèlent via des signes révélateurs intelligemment décodés par un narrateur lucide devant ce qui est soigneusement caché et implicite. La nature féminine du baron et son penchant pour « le sexe fort »<sup>11</sup> sont justifiés par la captivité d'une femme au-dedans d'un corps masculin et par l'enfermement d'une créature volante qui bat « vainement des ailes » pour s'évader. L'emploi lexicalisé des 'ailes' dans ce contexte octroie à cet organe la charge sémantique d'un objet salvateur capable de libérer son possesseur et de le mettre dans une situation plus confortable. Avant le recours aux ailes, la médiation de l'image de la femme ailée et enfermée s'est faite d'abord par l'emploi de l'adjectif « angéliques » qui lance dans l'imaginaire du lecteur des 'ailes' blanches sur le dos ; ensuite le narrateur parle d'une « erreur » pour souligner l'emplacement anormal de cette créature et la nécessité de faire l'effort afin de corriger ce qui est erroné et de retrouver le milieu naturel. Du coup, il n'est pas abusif de dire que le corps d'un homme figure ici comme une prison qui étouffe une femme et l'empêche d'être ce qu'elle est.

Mais, il s'agit bien d'un homme dans l'énoncé 12 et non d'une femme. Si le narrateur manifeste l'obsession de voir la beauté féminine sous la forme d'une créature ailée, le lecteur décortique la sympathie du narrateur envers la cause de l'homosexuel. En fait, le baron est perçu comme étant un être souffrant se trouvant entre le marteau de l'exile qu'impose le corps masculin et l'enclume de la « répulsion physique » qu'éprouve la société envers l'inverti.

(13) « *Plus près de la nature encore – et la multiplicité de ces comparaisons est elle-même d'autant plus naturelle qu'un même homme, si on l'examine pendant quelques minutes, semble successivement un homme, un **homme-oiseau** ou un **homme-insecte**, etc. – on eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle, le mâle cherchant à s'avancer, la femelle – Jupien – ne répondant plus par aucun signe à ce manège, mais regardant son nouvel ami sans étonnement, avec une fixité inattentive, jugée sans doute plus troublante et seule utile, du moment que le mâle avait fait les premiers pas, et se contentant de lisser ses plumes* ».  
(S.G., pp. 1213-1213.)

<sup>10</sup> M. Proust, op. cit., p. 1483.

<sup>11</sup> Ibidem.

Même avec l'emploi d'autres figures animales pour manifester la dimension naturelle de l'homosexualité, la position des créatures ailées reste sans égale afin de souligner un engagement taciturne. En fait, doter les invertis d'ailes obéit à la même logique qui domine la Recherche à savoir métamorphoser en créature volante ce qui est désiré et rapporte un soulagement corporel. Dans l'énoncé 13, le narrateur baptise l'homosexuel d'homme-oiseau et d'homme-insecte pour mettre l'accent sur la sexualité naturelle de ces hommes et sur leurs ailes qui leur donnent une certaine douceur et tendresse afin de susciter la compassion d'un lecteur insensible à leur cause. Le choix de cette nomination composée nous rappelle bien sûr le modèle de « l'homme-oiseau »<sup>12</sup> et renforce la position des créatures volantes comme arrière-plan de ce qui est beau et produit une sensation de bien-être. La normalisation du concubinage aux yeux du narrateur entre le baron et le giletier dépasse les limites de l'embellissement en les considérant comme « deux oiseaux », mais s'appuie sur une description de la scène de séduction entre les deux hommes en désignant le « mâle » et la « femelle ». Par conséquent, le lecteur perçoit le couple homosexuel à l'image d'un autre hétérosexuel et se force à admettre et à accepter la différence qu'impose ce genre d'union.

## Conclusion

L'assimilation du couple Charlus-Jupien à des oiseaux dans cette scène d'amour ne passe pas sans rappeler indirectement au lecteur attentif au rôle des figures d'analogie une autre scène où le couple cette fois est constitué de deux jeunes filles. Dans l'énoncé 12, le saphisme de Mlle Vinteuil et de son amie semble plaire au narrateur qui épie depuis une fenêtre entr'ouverte la scène du jeu érotique des deux filles. La fascination du narrateur vis-à-vis de cette scène est très clair puisqu'il décode la beauté de ce qui se passe entre les deux demoiselles en deux reprises : la première quand il identifie leurs 'manches' à des 'ailes', et la deuxième quand les deux amoureuses deviennent des 'oiseaux'. L'association aux créatures volantes et à leurs attributs nous a montré tout au long de ce travail qu'elle est liée généralement à un bien-être dans le texte proustien et précisément à une satisfaction libidinale chez le narrateur. Prouver la sympathie de ce dernier envers le saphisme de Mlle Vinteuil et de son amie sera un enfoncement des portes ouvertes, et faire l'éloge de l'union de deux personnes du même sexe dans une relation libidinale semble être une obsession qui se dévoile via le sens figuré. Si l'homosexualité et le saphisme se présentent comme étant deux formes d'une sexualité séduisante et attractive, le statut d'un narrateur hétérosexuel qui se déclare

---

<sup>12</sup> Georges Sand, Histoire de ma vie, Michel Lévy frères, Libraires-éditeurs, Paris, 1856, p. 23.

tout au long de la Recherche se fragilise et nous permet même de décoder les traces de la sexualité de Proust lui-même à travers son narrateur qui semble être son délégué dans le roman.

### **Bibliographie**

- . Genette (Gérard), Figures III, Editions Cérès, collection CRITICA, Tunis, 1996, 425 p.
- . Florival (Ghislaine), Le désir chez Proust. A la recherche du sens. Editions Nauwelaerts, Louvain, 1971, 311 p.
- . Mein (Margaret), Proust et la chose envolée, Librairie A.-G. Nizet, Paris, 1986, 195 p.
- . Proust (Marcel), A la recherche du temps perdu, Editions Gallimard, Collection Quarto, Bibliothèque de la Pléiade, 1999, 2408 p. (Sous la direction de Jean-Yves Tadié).
- . Sand (Georges), Histoire de ma vie, Michel Lévy frères, Libraires-éditeurs, Paris, 1856, 269 p.